

Université Panthéon – Assas (Paris 2)

Droit Economie Sciences sociales

U.E.F.1
6950

Session : janvier 2017

Année d'études : Première année de master sciences politiques et sociales mention information et communication

Discipline : Sémiotique des images d'information et communication
(Unité d'enseignement fondamentale 1)

Titulaire du cours : M. Frédéric Lambert

Documents autorisés : dictionnaire imprimé pour les étudiants non francophones.

Durée de l'épreuve 3 heures

Vous devez choisir soit le premier sujet, soit le second sujet.

Quelque soit le sujet choisi, le plan de votre travail doit être présenté en introduction. Vous devez sauter une ligne entre chaque partie et donner un titre à chaque partie. Merci d'écrire très lisiblement. Merci de vous relire avant de rendre votre texte.

Sujet 1

Après avoir fait l'analyse sémiologique du logotype choisi par *Arte*, *Médiapart* et *La revue dessinée* pour communiquer leur partenariat autour du dessin de presse, vous interrogerez la place du dessin de presse et de la caricature dans les médias d'information.



Texte de présentation de *Battre la campagne* sur le site de *Arte* :

<http://info.arte.tv/fr/battre-la-campagne>

Comment raconter la campagne présidentielle sans rentrer dans les petites phrases, les péripéties politiciennes ? Pour tenter de répondre à cette éternelle question, nous avons monté cette fois-ci un partenariat avec *La Revue dessinée* et *Mediapart*. Son principe, un rendez-vous quotidien avec le dessin de presse : durant six mois, une équipe d'une vingtaine de dessinateurs chroniquera les petites et grandes batailles du scrutin à venir. Son titre, « Battre la campagne, la présidentielle 2017 en dessins ».

Durant six mois, du 14 novembre 2016 au 7 mai 2017, second tour de l'élection présidentielle, une vingtaine de dessinateurs vont donc se relayer à un rythme quotidien pour chroniquer les batailles électorales, les débats et les thèmes de campagne mais aussi l'état de la société française.

Cela se fera de deux façons. Un rendez-vous quotidien avec un dessin d'actualité. Clin d'œil, humour, rebond, éditorial, indignation, décalage. Il va de soi que les dessinateurs ont carte blanche pour nous donner leur lecture de cette actualité politique.

Un deuxième rendez-vous sera, lui, mensuel : il vous proposera un reportage, une enquête en « récit dessiné » : une dizaine de planches pour prendre le temps d'explorer un sujet. Ces récits associent un dessinateur de l'équipe « Battre la campagne » et un journaliste de *Mediapart* qui vont travailler en tandem. Premiers sujets lancés : le choc de la littérature et de la politique en Corrèze ; Saint-Denis, un kaléidoscope de crises ; Oyonnax et la vallée du plastique : comment religions et communautés cohabitent.

Sujet 2

Florence Aubenas est grand reporter pour le journal *Le Monde*. Elle a publié en 2010 *Le Quai de Ouistreham*, enquête sur le chômage dans la région de Calais. Dans *En France*, elle recueille des témoignages pour dessiner le portrait d'hommes et de femmes qui vivent un pays "en crise". Autour de la question du témoignage, vous analyserez l'Avant-propos de *En France*.

Avant-propos

Les lecteurs se demandent souvent comment un journaliste choisit ses sujets. C'est une question qui revient sans cesse : pourquoi cette histoire et pas une autre ? Pourquoi ce village-là ? Pourquoi cette usine ? Et pourquoi cet homme ? Les explications ne manquent pas. On se rend à cet endroit-là parce qu'un événement s'y est déroulé, incendie ou élection, meurtre ou mariage, peu importe, quelque chose.

Ça paraît simple, non ?

Écrits et publiés dans *Le Monde*, où je suis reporter, les textes rassemblés dans ce livre ont en commun d'être nés dans cette zone d'opacité-là, entre des questions et des réponses qui ne coïncident pas.

Un jour, j'avais rendez-vous du côté de Lyon, pour l'interview d'un syndicaliste. Dans ce cas-là – comme dans presque tous, à vrai dire – il faut prendre le train du matin, si possible le premier, celui qui part très tôt, à l'heure des femmes de ménage et des perquisitions de police. À bord, on se ressemble tous : chacun dort droit sur son siège, s'efforçant de garder quelque dignité dans le sommeil pour éviter que la tête ne chavire sur l'épaule du voisin. Il faut aussi que le billet de train soit à portée de main, nécessitant juste le temps de le dégainer puis de le ranger lorsque le contrôleur viendra, avec l'espoir de pouvoir rester blotti dans ce qui reste de la nuit, sans se

réveiller tout à fait. Bref, nous ne sommes pas des voyageurs, mais des « déplacements professionnels », selon l'expression de certains agents des chemins de fer.

Le convoi ralentit. On se dresse tous, tentant de rassembler nos idées aussi vite qu'on a défroissé la veste et vérifié que l'essentiel est toujours à sa place, le portable, l'ordinateur, le porte-feuille, ou les trois à la fois. Au moment où le train entre en gare, il y a toujours quelqu'un pour engouffrer un chewing-gum qui sent fortement le dentifrice. Derrière moi, deux techniciens résumant avec hardiesse le sentiment général : « C'est le moment de plonger, comme une frite dans la bassine d'huile bouillante. » Les portières s'ouvrent, chacun s'efforce d'avoir l'air d'attaque. Dans le hall, tout le monde se retourne sur un jeune homme qui attend derrière une pancarte avec le nom de son visiteur : « monsieur Hollande ». Mon syndicaliste est là aussi, un petit type calme accompagné de sa fille. Elle est étonnante, quelques dents couronnées d'or, des tatouages plein les bras.

Au café de la gare, quand sa fille se lève pour téléphoner, le syndicaliste se confie : « J'espère que ça ne vous gêne pas qu'elle soit là. Il faut qu'on la surveille. » Puis plus bas : « Ma femme pense qu'elle a des problèmes. » Pendant ce temps, le jeune homme à la pancarte serre la main d'un gros à moustache se présentant comme « monsieur Hollande, l'autre ». Je lui demande son numéro de portable, à la volée, on ne sait jamais. Une fois l'interview du syndicaliste terminée, je pars finalement avec sa fille : on monte dans le tram, direction un jardin public. On y reste l'après-midi, en compagnie de ses copines. Puis on revient un deuxième jour. Le troisième, tou-

jours à traîner dans le même parc, la fille du syndicaliste finit par m'annoncer qu'elle a « un contrat dans un hôtel avec des michetons. Mon père n'est pas au courant ». L'une des filles se demande s'il faut y aller. Pourquoi ici ? Pourquoi la fille du syndicaliste ? Moi non plus je n'arrive pas à me l'expliquer tout à fait, mais j'y suis.

« Vous n'en avez pas marre de faire les chiens écrasés ? » me demande dans le train du retour mon compagnon de banquette, un autre « déplacement professionnel » comme moi. À son regard, je vois qu'il compatit. Il se trouve que la plupart des « chiens écrasés » que je rencontre sont en fait des « humains écrasés » et que j'ai hâte de prendre le prochain train, très tôt le matin. Alors mon voisin me regarde. Il demande : « Et pourquoi pas moi ? »

Je n'ai pas beaucoup d'idées, en tout cas pas régulièrement. Je n'ai pas énormément d'imagination non plus. Je rechigne encore davantage à théoriser, et c'est souvent un fiasco. Bref, tout me désignait pour devenir reporter.

À force de quais de gare et de pourquoi, les textes choisis pour ce livre ont un autre point commun : ils finissent par dessiner, en pointillé, un territoire, ou plutôt un pays. La France. On croit connaître cet endroit qu'on appelle « chez soi ». En réalité, c'est dans ce paysage familier que commence le mystère.